

RENCONTRE AVEC L'ARTISTE ALIX BOILLOT

ENTRETIEN

Avec Vermeer et Yves Klein (entre autres !), on peut dire que tu fais partie du club des artistes qui ont fait du bleu leur couleur de prédilection. Comment le bleu s'est-il imposé à toi ?

Le bleu est apparu comme une évidence, alors que je travaillais sur une adaptation des aventures d' *Alice au pays des merveilles*, dont chacun et chacune a des images en tête. Plutôt que d'en ajouter de nouvelles, j'ai décidé de toutes les retirer, les remplaçant par un grand fond bleu comme unique décor : le bleu, ce sera les merveilles. D'habitude, en post-production, on incruste une image dans ce bleu. J'ai choisi de ne rien incruster, laissant le privilège au public et à son imaginaire. Je prolongerai ce principe plus tard avec les formes patatoïdes bleues de *Scénographie potentielle*. Le bleu incarne pour moi l'espace vacant, non-rentable, potentiel : il est avant tout une invitation.

C'était pour moi le même bleu que celui de l'entendue infinie de la mer Méditerranée, dans lequel mon esprit a appris à se perdre. Comme l'écrit Gaston Bachelard : « Le pays natal est moins une étendue qu'une matière. C'est en lui que nous matérialisons nos rêveries ; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance ; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale. » L'eau de Gaston Bachelard est celle de la rivière, la mienne était d'abord celle de la surface, peu importe sa taille – une flaque m'émeut –, désormais elles me plaisent toutes : les miroirs silencieux, les torrents et les marrées, tous les rivages me comblent. « Il n'est pas nécessaire que ce soit l'eau de chez nous. L'eau anonyme sait tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines » (Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, 1942).

Je vois aujourd'hui le bleu comme les prémices de l'arrivée de l'eau dans mon travail.

Avec BLEU, l'eau constitue la force motrice d'une œuvre environnementale. Qu'est-ce qui te fascine tant dans l'état liquide ?

« Tout est eau » disait déjà Thalès il y a plus de 2 000 ans. L'eau nous constitue. Elle recouvre

72% de la surface du globe. Si la planète est bleue, nous le sommes aussi : l'adulte est composé de plus de 60% d'eau – 94% chez l'embryon de trois jours, qui évoluera pendant neuf mois dans un milieu aqueux. Également l'élément principal des animaux (70 à 95%) et des végétaux (75%), immense écosystème bleu, l'eau liquide joue un rôle primordial dans l'apparition et la persistance de la vie sur Terre. La vie serait apparue au fond des océans, dans ce qui est appelé la « soupe primordiale ». Quelques milliards d'années plus tard, les humains se sont rassemblés à proximité de l'eau, d'une rivière (comme les Subsistances !), d'une source, d'un lac, de la mer. Dans l'organisation des villes, c'est encore l'eau qui rassemble : les fontaines, les bassins, les lavoirs, les termes, les piscines, les moulins ont toujours constitué des lieux de réunions et de rencontres. L'eau est au cœur de toutes ces activités sociales, mais aussi économiques, environnementales et culturelles. Elle se renouvelle selon des cycles hydrologiques et saisonniers, mais l'intensité de ces activités – exponentielle depuis la révolution industrielle – et le réchauffement climatique qui en résulte met en péril l'équilibre de ces cycles. Si elle s'apparente à un flux infini, illimité, qui relie les espèces de manière horizontale (entre toutes les formes du vivant, sur tous les continents) et verticale (de génération en génération), elle vient pourtant à manquer.

Une œuvre comme BLEU entre en résonance avec les scénarios climatiques de plus en plus alarmants dont nous commençons à vivre les conséquences de façon plus cuisante chaque été.

Tu veux parler des pluies diluviennes, des violents orages, des inondations, de la montée du niveau des océans et de l'érosion du littoral, des vagues de chaleur, de l'absence de pluie, de la pénurie d'eau, des mers anormalement chaudes et de l'agonie des écosystèmes, de la faune, de la flore, des récoltes, la sécheresse hydrologique et la sécheresse anthropique des paysages, des sols, des lacs, des cours d'eau et des nappes phréatiques, les mégafeux de forêt, la fonte des neiges, les risques de

tsunami qui ont composé les scènes apocalyptiques de l'été 2022 ? L'eau y tient en effet souvent le premier rôle. L'humanité souffre déjà du manque d'eau potable (un être humain ne tient pas plus de cinq jours sans boire) : aujourd'hui, plus de 2 milliards de personnes n'ont pas accès à un approvisionnement en eau approprié, et selon les prévisions de l'Organisation de coopération et de développement économiques, 40% de la population mondiale sera confrontée à des pénuries d'ici à 2050. On parle désormais de stress hydrique (c'est le cas lorsque la demande en eau dépasse les ressources disponibles), qui concerne d'ores et déjà 17 pays dans le monde. Pour y remédier, on dessale en catastrophe l'eau de mer, on pompe l'eau des lacs quand les nappes phréatiques sont vides, on fait venir par camion l'eau mise en bouteille par des multinationales (59 milliards de litres d'eau ont été vendus en bouteille en 2021, soit 37,9 milliards de dollar de chiffre d'affaire), y compris celle de la fonte des icebergs du Groenland ou du Canada, qui s'exploite désormais comme n'importe quelle autre ressource minière.

Aux Subsistances, c'est la première question que l'on s'est posée : d'où viendra l'eau ?

Tu as réuni une importante documentation scientifique et esthétique qui irrigue la conception de BLEU. Quelles sont tes sources les plus significatives ?

Ma première lecture a été *L'eau dans les jardins d'Europe*, de Michel Baridon, qui m'a permis de comprendre l'histoire de l'organisation des jardins comme témoin de l'évolution de notre rapport à la nature. Ensuite, je me suis plongée dans des classiques : *L'Année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais pour la perspective des jardins, *La Dolce Vita* de Fellini pour la fontaine de Trevi ou, évidemment, *L'eau et les rêves* de Gaston Bachelard. J'ai aussi profité d'un voyage à Rome pour aller visiter les sublimes jardins de la Villa d'Este, de la Villa Adriana et de la Villa Lante.

Récemment, j'ai adoré lire *La poésie de l'eau*, de Jean-Philippe Pierron, qui enseigne d'ailleurs la philosophie à l'Université Jean

Moulin, Lyon 3 : il est responsable du master "Éthique, écologie, environnement". Penseur d'une éthique écologique, il fait de l'eau l'élément essentiel du vivant et de la relation. Il explique le désenchantement de cette eau pourtant vitale, et j'aime la façon dont il la poétise pour lui redonner sa valeur. Dans mon petit panthéon personnel, il y a aussi et surtout Maggie Nelson ; son livre *Bleuets* est magnifique. Elle s'est notamment rendue dans des lieux célèbres pour leur bleu : sites antiques de production d'indigo et de pastel, cathédrale de Chartres, île de Skye, mines afghanes de lapis-lazuli, chapelle des Scrovegni à Padoue, Maroc, Crète. Nous partageons la même attirance pour le bleu : « Nous regardons volontiers le bleu, non parce qu'il se hâte vers nous, mais parce qu'il nous attire », écrit Goethe, et peut-être avait-il raison. »

BLEU s'inscrit également dans une tradition séculaire, celle des bassins et fontaines des places publiques et des jardins. Tu as beaucoup étudié la mise en scène de l'eau dans les espaces urbains et paysagers, les théâtres d'eau et les architectures hydrauliques. De quelle manière ces références historiques informent-elles BLEU ?

L'eau, de manière générale, rassemble : elle est un liant. Dans la Rome antique, les hommes passaient deux heures par jour dans les termes. Aujourd'hui encore, la piscine, la plage, un bassin ou une fontaine invitent à la rencontre, au mélange.

Ce qui m'intéresse aussi beaucoup, c'est que dans la ville, l'eau est à la fois liée à des activités très rationnelles (par exemple, l'hygiène publique : les puits étant susceptibles d'être contaminés par les excréments et les eaux usées, les fontaines ont limité les risques d'infections) et d'autres qui le sont beaucoup moins : signes d'abondance et de guérisons – beaucoup de fontaines étaient (certaines le sont encore) considérées comme miraculeuses. Entre profanes et sacrées, les fontaines invitent à leur confier nos vœux, rendus matériels par nos pièces de monnaie, sorte d'ex-voto contemporains, qui incarnent un mythe gréco-latin autour

du fleuve Achéron. Pour traverser celui-ci, qui sépare le monde des vivants de celui des morts, il faut acheter les services du passeur, Charon. Sans lui, pas de repos éternel mais une errance de cent ans sur le Styx : les Anciens glissaient donc une pièce de monnaie dans la bouche du défunt. Certains, de peur de ne pas pouvoir payer le moment venu, décidèrent de s'acquitter à l'avance du prix de la traversée. Aux abords du fleuve, lui tournant le dos (s'ils étaient face au fleuve, Charon aurait pu penser qu'ils entaieraient prêts à partir), ils jetaient une pièce dans l'eau. Les visiteurs pourront reproduire ce geste et tapisser le sol de la fontaine de leurs vœux.

Comment as-tu résolu l'équation de la commande que nous t'avons passée : concevoir une œuvre scénographique qui métamorphose l'esplanade extérieure et permette d'accueillir des activités artistiques (concerts, performances et spectacles) ainsi qu'une terrasse (bar, restauration et espaces d'agrément) ?

L'esplanade des Subsistances ressemble à une place publique : souvent très fréquentée, elle est déjà un lieu de rencontres entre les ami.e.s et les familles qui viennent profiter du soleil, les étudiant.e.s de l'École des Beaux-Arts, les artistes en résidence et le public, venu assister à la programmation artistique des Subsistances. Ce constat en tête, il fallait dessiner un endroit central dans lequel se rassembler, une agora. J'avais aussi envie d'eau comme vecteur de réunion et source de fraîcheur : l'idée d'un élément central et de l'agora sont arrivées assez vite, elle rejoignait l'intuition de faire des Subsistances un grand jardin public.

À l'intérieur de la commande, il était question d'une scène : nous avons eu envie de la mettre en relation avec l'eau, à proximité d'un bassin au centre de l'esplanade et d'inviter le public à s'asseoir tout autour. Sur le reste du site, je me suis inspirée de l'organisation des jardins, un espace incluant d'autres espaces, des sculptures et des coins rafraîchis par des fontaines où s'asseoir pour boire un verre ou pour dîner. En prenant en compte toutes les spécificités du site (l'emplacement des

arbres, la course du soleil, la circulation, etc), la répartition de ces espaces était assez évidente. J'espère que, comme dans n'importe quel jardin, chacun et chacune s'appropriera les lieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE Malfettes (OCTOBRE 2022)

« DE MON TRAVAIL SUR SCÈNE, OÙ JE SUIS SCÉNOGRAPHE ET INTERPRÈTE, JE GARDE LA LIGNE DE TEMPS À LAQUELLE JE CONFRONTE MES SCULPTURES : ÉPHÉMÈRES, ELLES TENDENT VERS LEUR PROPRE DISPARITION. JE RÉCOLTE LES TRACES, LES RELIQUES DE CE QUI DÉFINIT NOTRE HUMANITÉ, AVEC UNE PRÉFÉRENCE POUR CE QUI N'A D'AUTRE VALEUR QUE CELLE QU'ON Y ACCORDE - L'IMAGINAIRE, LE SIMULACRE, LA CROYANCE, L'IMMATÉRIEL. À UNE AUTRE ÉCHELLE, JE CONÇOIS DES ESPACES NON RENTABLES, POTENTIELS, QUI DEVIENNENT DES INVITATIONS.. »

ALIX BOILLOT

ALIX BOILLOT

BIOGRAPHIE



ALIX BOILLOT
©ANTOINE LEGOND

Diplômée de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Alix Boillot conçoit des sculptures, des installations, des scénographies, des performances et des éditions.

Son travail a notamment été présenté à la Ménagerie de Verre (Paris), aux SUBS (Lyon), à la Fondation Ricard (Paris), à l'église Saint Ignace à l'occasion de la Nuit Blanche (Paris), à Plastique Danse Flore (Versailles), au CND (Pantin), au CND (Angers), au Festival d'Automne (Paris) et au Festival d'Avignon.

Parmi de nombreuses collaborations, elle a travaillé avec César Vayssié, Ivana Müller, Ola Maciejewska, Robert Cantarella, Dominique Gilliot, Anaïs de Courson, Émilie Labédan, Julien Lacroix.

Elle sera pensionnaire de la Villa Médicis en 2023-2024.